



Aide à la prédication
Dimanche 9 mai 2021
Daniel 9,4-5, 16-19

Jean-Mathieu Thallinger
Mulhouse – Saint Marc

J'ouvre mon ordinateur ce matin. Sur la page d'accueil je parcours quelques flux d'informations. Tiens ! En voici un dont le titre attire mon attention (les titres sont faits pour cela) : « Covid 19 : les distances de sécurité en intérieur ne serviraient à rien selon cette étude ». A cet instant je pourrais me dire, ou vous vous direz peut-être que je pourrais me dire :

- Je le savais bien, depuis un an on nous ment. Les gouvernants ne sont que manipulateurs qui fomentent une dictature.
- Une nième étude contradictoire ? Encore des pseudo-scientifiques frustrés, opportunistes qui cherchent la lumière.
- Tous aussi nuls les uns que les autres. On nous a contraints, enfermés depuis un an pour rien.

Pourtant le site est a priori plutôt sérieux. L'étude provient du MIT, une parmi tant d'autres livrée chaque jour. Et si, pour une fois, je ne me disais rien ? Et si je ne cherchais, pour une fois, pas la moindre occasion pour trouver des coupables à désigner à ma vindicte personnelle ? Et si j'acceptais, pour une fois, que nous vivons tous collectivement une époque inédite et inouïe (au sens de jamais dite et jamais entendue), que nous sommes tous, collectivement, dans le même brouillard ?

Dans ce brouillard, règne une joyeuse confusion : certains ont pris le parti de s'asseoir et d'attendre qu'il passe, d'autres, comme les guêpes dans mon salon, volètent furieusement dans tous les sens pour tenter d'en trouver la sortie, d'autres, sûrs d'eux, prennent le parti de marcher fermement dans une direction et tentent de convaincre certains de les suivre.

Péché mignon ?

La prière de Daniel 9 se situe elle aussi dans la confusion de son époque. Force est de reconnaître que la sortie de crise est encore dans le brouillard. Il choisit de s'asseoir, devant Dieu et de reconnaître devant lui que, collectivement, tous sont dans le brouillard. Sa prière adopte la forme d'une confession des péchés collectifs, qui deviendra un modèle pour beaucoup.

Je trouve personnellement qu'il n'y a rien de tel qu'une bonne confession des péchés pour bien commencer sa semaine. Pour vous, je ne sais pas, mais moi, cela me revigore. Je vous avouerais que c'est mon péché mignon.

Il est soulageant pour la conscience comme pour la paix de l'esprit de reconnaître à un moment ses limites. D'accepter l'idée que mon être véritable se situe non dans ce que je sais faire, j'ai su faire, pas su faire, réussi ou échoué, mais devant Dieu qui me considère « avec compassion » tel que je suis. Que je n'ai « rien à prouver » comme l'affichait un slogan d'une exposition sur le protestantisme il y a une vingtaine d'années (pour autant que je me souviens, produite par l'ERF).

J'ai encore d'autres petits vices honteux à confesser : je goûte avec délectation certains cantiques piétistes du XIX^{ème} siècle (comme d'autres feront de même avec le Nutella ou le Coca Cola). En particulier "*Vers toi j'élève mon âme*" et ses paroles de Théodore Monod (Arc 403 - ALLELUIA 43/02, extraits des strophes 1 et 2) :

*« Mon fardeau et mon péché, ma faim, mon infirmité, les voici, Dieu secourable, espérance des coupables ;
Toi seul, amour admirable, peux porter ce qui m'accable ...
Si devant toi nous ne sommes que poussière et corruption, immense est ta compassion »*

Comme beaucoup de pasteurs probablement, j'ai pu être tenté de réécrire ces paroles, craignant qu'elles n'apparaissent trop brutales, ne reflètent une vision de Dieu périmée, entretiennent l'image d'un Dieu « juste et vengeur » comme celui que haïssait Martin Luther dans la première période de sa vie. Un Dieu qui pourrait faire écran à la foi et susciter son rejet.

C'est que la génération « boomer » est passée par là. En 1970, Jésus se mit à la guitare et se fit hippie avec Johnny Halliday, en 1980 Dieu se mettra à fumer des havanes sur une suggestion de Serge Gainsbourg. L'époque aspirait à faire l'amour plutôt que la guerre, à trouver sous les pavés la plage, à rejeter les figures et les symboles d'autorité, dont les robes pastorales placardisées par nombre de pasteurs. Comme Marcion, au début du premier siècle de notre ère, Dieu va être relooké pour afficher

une figure plus avenante. Ses aspects colériques seront élimés, pour ne laisser que le plus présentable « *Dieu est amour* ». Un dieu domestiqué par l'homme, comme il le fit du loup pour s'en faire un compagnon plus accommodant : le chien.

Viendront ensuite les années 1990 et 2000, les années « psy ». Françoise Dolto passera les Evangiles au crible de la psychanalyse, Eugen Drewermann remplira les salles tout en se faisant vider de l'Eglise catholique, enfin Boris Cyrulnik s'essaiera récemment à une "Psychothérapie de Dieu". Aujourd'hui nous avons à notre disposition un Dieu encore une fois remis au goût du jour grimé en coach, apôtre de la bienveillance et du non-jugement.

Que faire de ce fait de mon goût pour les confessions des péchés et que dire de celle du prophète Daniel qui est proposée à notre méditation aujourd'hui sans me voir voué aux gémonies ? Je pourrais me sentir bien seul en mon époque. Ou alors si je cherche de la compagnie, celle-ci pourrait se montrer peu recommandable. Qui, en effet, pratique encore ce type de langage suranné ? Qui oserait encore appuyer là où cela fait mal en utilisant le mot de péché, qui oserait aujourd'hui assumer de chanter que l'homme est « poussière et corruption » ?

Je pourrais me trouver des compagnons de peine auprès du catholicisme traditionnel, qui a su surmonter la tentation de se débarrasser de la soutane et continue d'inscrire le « Confiteor Deo » dans sa liturgie courante :

« Je confesse à Dieu tout-puissant, je reconnais devant mes frères que j'ai péché en pensée, en parole, par action et par omission. Oui, J'ai vraiment péché. C'est pourquoi je supplie la bienheureuse Vierge Marie, les anges et tous les saints, et vous aussi mes frères, de prier pour moi le Seigneur notre Dieu. »

Hormis la dernière phrase, c'est plutôt pas mal non ?

Bien sûr il y aurait aussi quelques folkloriques luthériens, juifs, évangéliques, bouddhistes ou musulmans qui pourraient faire mon affaire. Mais exclusivement dans leur versions orthodoxes littéralistes. Citons quelques exemples de leur fondamentaux :

- Luther dans son commentaire de l'Épître aux Galates dira des humains :
« Nous sommes, corps et biens, assujettis au diable, et des étrangers, des hôtes, dans ce monde dont le diable est le prince et le dieu. Le pain que nous mangeons, le breuvage que nous buvons, les vêtements dont nous nous servons, bien plus, l'air que nous respirons et tout ce qui appartient à notre vie dans la chair est donc sous son empire. » Sa vision pessimiste sera un des enjeux de la controverse avec Érasme entre libre et serf arbitre de l'homme ».

- La première noble vérité du Bouddha fut énoncée ainsi :

« La naissance est souffrance, la maladie est souffrance, la vieillesse est souffrance, la mort est souffrance. Être lié à ce qu'on n'aime pas est souffrance, être séparé de ce qu'on aime est souffrance, ne pas obtenir ce que l'on désire est souffrance ; en bref, les cinq catégories d'attachement sont souffrance ».
(Dhammacakkappavattana Sutta, premier sermon du Bouddha)
- Le poète mystique musulman Jalâl ad-Dîn Rûmî imagea la condition de l'existence humaine de la sorte au XIII^{ème} siècle :

« Dès l'instant où tu vins dans le monde de l'existence, une échelle fut placée devant toi pour te permettre de t'enfuir ».
Pour l'Islam orthodoxe, le monde est conçu comme le lieu de la chute. Pour réintégrer le paradis perdu l'être humain aura à mener sans cesse un combat intérieur contre Shaytân (Satan), celui qui « divise et sépare », le poseur de pièges. L'enjeu de l'existence sera de naviguer entre les écueils du « haram » (illicite) en s'assurant que tous ses gestes et pensées soient « halals » (licites).

Nous constatons que les religions dans leur version traditionnelle continuent majoritairement à envisager l'homme et l'existence humaine comme déchu (je vous ferai grâce de contributions extraites du corpus du judaïsme ultra-orthodoxe ou d'Eglises évangéliques fondamentalistes, cela eût été trop facile). C'est dur la vie.

De la génération coupable à la génération victime

Face à ce dernier constat, les nouvelles spiritualités et courants de pensées optimistes vont s'ériger contre cette vision de l'homme qui nous révélerait imparfaits devant Dieu. Elles promettent la possibilité d'une auto-réalisation (de soi par soi) ou proposent un Dieu aux griffes élimées, plus doux, ainsi que des perspectives plus enthousiasmantes. L'accès au paradis y est garanti et facilité, il traverse des champs de coquelicots et on y a installé des rampes d'accès mécaniques pour l'ascension finale. Cette évolution peut s'expliquer. On sait que les « *les générations se suivent et passent et ne se ressemblent pas* ». Souvent même, elles se construisent sur les décombres de celles qui les ont précédées. Ainsi la génération « boomer » s'est construite contre la génération « silencieuse » qui l'a précédée.

L'observatoire des seniors décrit de la manière suivante la succession entre ces deux générations :
La génération silencieuse est constituée des personnes nées entre 1930 et 1945 (elle a succédé elle-même au temps des Années Folles, instant de légèreté entre deux épisodes tragiques de l'histoire). « *On les appelle*

génération silencieuse car elles sont réputées pour travailler dur et ne pas être revendicatif. On dit d'eux qu'ils sont très respectueux envers la hiérarchie, l'ordre établi et ont une attitude loyale vis à vis des institutions ou de leur employeur. Ils montreraient également un certain acharnement au travail et une certaine résistance face au changement ».

<https://observatoire-des-seniors.com/deux-generations-de-seniors-bien-differentes/>

La génération des Baby-Boomers (aujourd'hui Papy ou Mamy-Boomers) est née quant à elle entre 1945 et 1964 : *« Quand ils sont nés, qu'ils ont grandi, des fées se sont penchées sur leur berceau. Quatre fées, la paix, la prospérité, le plein-emploi et la croyance dans le progrès »* (Observatoire des seniors).

De nouvelles générations leur succéderont pour régler à leur tour leurs contentieux avec celles qui les ont précédées : les générations X (1965-1980), Y (1980-2000), Z (2000-2010), et aujourd'hui nous en serions à la génération « Alpha » (débutée en 2010. La génération née avec Instagram et les réseaux sociaux, la généralisation des smartphones.

Le processus est à chaque fois le même : les anciens ont failli, c'est à nous de réparer le monde, d'y prendre notre place. N'est-ce pas ce que dit aussi la prière de Daniel ? *« à cause de nos péchés et des iniquités de nos pères, Jérusalem et ton peuple sont en opprobre à tous ceux qui nous entourent »* (9, 16)

Historiquement, le livre de Daniel réalise même un « combo » qui confortera l'universalité de son propos. Le livre fut probablement rédigé ou du moins conclu pour sa dernière retouche rédactionnelle peu de temps avant le rétablissement du culte au temple de Jérusalem en 164 avant notre ère (il avait été suspendu et le temple profané par Antiochus IV à partir de -167). Mais le récit est situé littérairement 500 ans plus tôt, dans le contexte de la période entre la déportation d'Israël à Babylone et la destruction du premier Temple en -587 jusqu'au moment de la libération sous la férule des rois perses qui autoriseront la construction du second Temple à partir de -538. Nous avons sous les yeux presque symétriquement deux effondrements interprétés comme causés par des mauvais choix d'alliances politiques qui précèdent deux temps de relèvements.

Pour Daniel, comme pour le prophète Jérémie qu'il commente allusivement, il y a une condition au relèvement. C'est de reconnaître « la faute des pères » qui fut cause des malheurs et l'engagement à charge pour les fils (et les filles ajouterions-nous aujourd'hui) à faire mieux, en se tournant à nouveau vers Dieu et à rétablir la justice.

Revenons à nos jours.

Le mouvement de balancier entre générations se poursuit toujours. La culpabilité et les fautes des malheurs de notre temps sont toujours portés par les « pères », les « boomers ». C'est une réaction finalement tout à fait normale.

Et le déséquilibre d'hier mène à un nouveau déséquilibre aujourd'hui, tout à fait normalement. L'abus de culpabilité d'hier nous fait résister aujourd'hui à un texte comme celui de Daniel et produire des récits inversés. Ce qu'on peut identifier dans le passage d'une génération coupable à une génération victimaire (saisissez cette dernière expression dans votre moteur de recherche habituel, les nombres d'articles à ce propos vous submergera). Caroline Fourest la nommera « Génération offensée », titre de son dernier essai. Elle y pointe la politique de l'identité de cette « *génération offensée qui tend à enfermer chaque individu dans son groupe d'origine, à développer une culture strictement victimaire, à établir un relativisme des valeurs (chaque groupe a les siennes, qui sont irréductibles aux autres)* », elle voit percer un « *monde de procureurs, inquisiteurs* ».

Le balancier nous a mené d'une société verticale moralisante, étouffante, corsetant les individus dans un contrôle social de tous par quelques-uns, à une société horizontalisée, moralisante, étouffante corsetant les individus dans un contrôle social de tous par tous.

Finalement, la bienveillance érigée en norme ne nous a pas libérés de l'esprit de jugement. Hier comme aujourd'hui et comme le feront les générations suivantes nous dénonçons ceux qui transgressent les normes de notre époque, fussent-elle celles de la bienveillance. Aujourd'hui l'exigence absolue de bienveillance a produit une hyper-sensibilité à toute rupture d'égalité, même minime, et par voie de conséquence, un sentiment d'injustice exacerbé et universalisé. Ce n'est pas la bienveillance qui est en question, ni l'égalité bien sûr, mais la forme qu'ils prennent lorsqu'ils s'absolutisent en norme unique, en "Bien". Toute pensée peut se muer en totalitarisme, il y en eut de droite comme de gauche. A voler trop haut vers son idéal, on sait depuis Icare, qu'on finira par devoir redescendre.

A la fois juste et pécheur

La confession des péchés de Daniel me semble de ce point de vue comme équilibrée. Radicale en apparence pourtant dans ses termes, « *nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons été méchants et rebelles, nous nous sommes détournés de tes commandements et de tes ordonnances* », elle pourrait être entendue comme effrayante et écrasante, en particulier dans notre époque si sensible à tout manquement à la bienveillance. Le nom même du prophète, "Daniel", qui signifie "Dieu m'a jugé", ne favorisera pas non plus notre mise confiance.

Mais si l'on lit la prière dans son ensemble Dieu y apparaît comme plus contrasté que dans ces seuls mots qui suscitent notre rejet. Il n'est pas présenté que comme un "juge", "vengeur", "punitif". Il est dit aussi, et c'est à cet aspect de lui que Daniel fait appel, ou qu'il rappelle, "celui qui fait miséricorde", "qui agit par amour", capable de "grandes compassions", qui "pardonne".

Cette tension entre deux pôles, celui du jugement et celui de la compassion ne sera pas sans nous rappeler la découverte la plus géniale peut-être de Martin Luther et son "coup de com" fulgurant condensé dans la formule *"simul justus simul peccator"*.

Le mouvement perpétuel qui nous balance entre excès de culpabilité (l'homme exclusivement "peccator") et excès de refus de toute culpabilité (l'homme exclusivement "justus" sous la forme apparemment souriante de la bienveillance) se trouve ici équilibré. Nous sommes à la fois comme Luther avant qu'il ne trouve la porte du ciel de la justification par grâce, animés par la haine du Dieu juge et vengeur, et comme Mitia des Frères Karamazov nous inquiétant que sans Dieu "tout soit permis", craignant que l'homme libéré de toute transcendance ne soit livré à ses passions et à son seul ego : *"Que faire si Dieu n'existe pas, si Rakitine a raison de prétendre que c'est une idée forgée par l'humanité ? Dans ce cas l'homme serait le roi de la terre, de l'univers. Très bien ! Seulement, comment sera-t-il vertueux sans Dieu ? Je me le demande. [...] Question insidieuse. [...] Alors tout est permis ?" et "Rien n'est plus séduisant pour l'homme que sa liberté de conscience. Mais rien n'est une plus grande cause de souffrance"* (Dostoïevski, Les Frères Karamazov)

Peut-on conduire une voiture sans les mains ?

Immanquablement, selon le dessin de la route et l'équilibrage de la direction qui ne sera jamais totalement parfait, à un moment elle nous entraînera vers la gauche ou vers la droite. Ce sont nos mains, guidées par notre volonté ou notre instinct de survie personnelle ainsi que notre souci de protection des autres, un instinct moral donc, qui permettent de conserver l'équilibre dans la durée du voyage. Nous savons cependant que nous ne sommes à l'abri ni de notre défaillance ni de celle de ceux avec qui nous partageons la route.

Mettre toute notre confiance en nous-mêmes, en nous prenant pour "des dieux de la route", sera une attitude combien périlleuse. A l'inverse, ne voir que les risques et nos possibilités de défaillance - et celles des autres - sera anxiogène et nous fera nous autocensurer et refuser de prendre le volant.

Oser conduire, comme oser vivre, suppose un équilibre entre confiance en soi, confiance dans les autres, reconnaissance de nos limites, conscience de ce que nous ne maîtrisons pas, sens des responsabilités, liberté.

Ainsi la foi en Dieu suscite en nous l'Esprit, qui nous donne de conserver l'équilibre spirituel : ni seulement coupables et incapables, ni seulement justifiés et autorisés à tout, mais tout à la fois conscients de nos faiblesses et confiants dans notre capacité à conduire.

Dietrich Bonhoeffer dressera une expertise semblable de cette tension entre péché et grâce de Dieu :

« En effet, ils veulent bien être une communauté de croyants, de gens pieux, mais non une communauté d'impies et de pécheurs. La communauté pieuse, en effet, n'autorise personne à être un pécheur. Il s'ensuit que chacun doit chercher à cacher son péché, à lui-même et à la communauté. Il ne nous est pas permis d'être des pécheurs. On ne peut pas imaginer l'horreur de beaucoup de chrétiens si, soudainement, un vrai pécheur faisait son apparition parmi les gens pieux. C'est pourquoi nous restons seul avec notre péché, dans le mensonge et dans l'hypocrisie car, en fait, nous sommes bel et bien des pécheurs ».

Mais c'est la grâce de l'Évangile, si difficile à comprendre pour les gens pieux, que de nous mettre dans la vérité et de nous dire : tu es un pécheur, un grand pécheur, incurablement, mais tu peux aller, tel que tu es, à ton Dieu qui t'aime. Il te veut tel que tu es, il ne veut absolument rien de toi, ni sacrifice, ni œuvre, mais il te veut toi-même, toi seul. «. Il veut te voir tel que tu es et *Mon fils, donne-moi ton cœur* » (Prov 23 :26). *Dieu est venu jusqu'à toi pour rendre heureux le pécheur. Réjouis-toi ! Ce message est une libération par la vérité. Devant Dieu, tu ne peux pas te cacher. Le masque que tu portes devant les hommes ne te sert à rien devant lui, il veut te faire grâce".*

Dietrich Bonhoeffer, *De la vie communautaire,*

(Dieu ne peut faire grâce à celui qui porte un masque sur son visage lorsqu'il se présente à lui ? Il n'est fait ici AUCUNE allusion aux masques de protection contre la Covid 19 n'est-ce pas ?)

La paire péché-justification est celle que nous vivons et renouvelons lors de chacun de nos cultes. Comme la foi en Christ repose sur les deux piliers que sont la Croix et la Résurrection : qu'il manque un des deux et l'édifice s'écroulerait, notre prière et notre lien à Dieu se nourrit dans la liturgie du couple indissociable "confession du péché - annonce de la grâce" : qu'il en manque un et l'équilibre serait rompu. Jamais de confession du péché sans annonce de la grâce. Jamais d'annonce de la grâce sans confession du péché.

Sans le pardon, sans le pardon, le culte nous emmerde

(Traduction libre de "Tempête sous un bénitier", Georges Brassens)

Ce dispositif équilibré du péché et de la justification n'est donc opératoire que par la vertu de l'un des attributs essentiels de Dieu : l'assurance de sa grâce et de son pardon, la justification accordée au pécheur qui se reconnaît comme tel devant lui. N'est-ce pas seulement lorsque le droit à l'erreur m'est reconnu, que je serai rendu capable d'en prendre conscience, et que je pourrais la corriger, m'essayer à lutter contre sa répétition ? N'est-ce pas seulement lorsque je suis capable de reconnaître que j'ai commis une erreur qu'il sera possible de me la remettre et de me renouveler la confiance blessée ? N'est-ce pas seulement si nous savons que nous pouvons être défaillants que nous pourrions conduire prudemment ?

Cette question fit l'objet d'une expérimentation politique récemment. Elle s'est posée à propos de la demande de pardon qu'a exprimée publiquement Angela Merkel lorsqu'elle changea d'avis en levant les restrictions envisagées dans un premier temps pour Pâques début avril en Allemagne, reconnaissant s'être trompée. Le journal Réforme avait titré "Merkel – Macron, l'une demande pardon, l'autre non". Jean-Luc Mouton, directeur du journal, écrivait : *"pourquoi est-ce si difficile en France d'admettre ses erreurs et de s'en excuser ?"*. Il proposa cette explication : *"les mœurs politiques de l'hexagone s'opposent radicalement à toute forme de contrition. Un président qui demande pardon serait l'objet de toutes les railleries en France y compris parmi les journalistes. Demander pardon, allons donc, la politique n'est pas pour les bisounours... ! Ceci à la différence des pays anglo-saxons où la contrition des responsables publics semble parfois un passage obligé pour assurer son autorité"*.

Nous pouvons nous souvenir aussi de la confession publique de Bill Clinton dans l'affaire Lewinsky à la fin des années 1990 ou d'épisodes similaires concernant des candidats à l'élection présidentielle dans les années 80. Cela fait également partie du cursus honorum standard de tout pasteur de Megachurch.

Jean-Luc Mouton ajoutait *"Qu'on le veuille ou non, il y a dans ce comportement de la chancelière quelque chose d'éminemment évangélique et qui a trait à la liturgie des églises luthéro-réformées. Assister chaque dimanche au culte où l'on confesse ses péchés, ses fautes ou ses manquements tout en recevant des paroles de grâce et de pardon doit laisser quelques traces"*.

Ce constat dépasse la qualité des personnes particulières. Elle est d'abord culturelle, et religieuse. La culture politique "à la française" héroïque et messianise ses représentants élus qui se doivent en contrepartie de tenir leur rang et de demeurer sans tache, visible du moins. Ce qui se révèle bien sûr hors d'atteinte.

Élus et électeurs sont en fait complices de ce jeu de dupes, pris dans une même nasse. Les premiers répugnent à reconnaître leurs erreurs car ils tomberaient de leur piédestal, les seconds répugnent à accepter l'idée que

les élus puissent en commettre et se montreront sans pitié envers eux. Le jeu politique "à la française " se pratique selon les mêmes règles que le jeu du chamboule-tout (nommé aussi politique-bashing) et trouve sa joie dans le déboulonnage schizophrénique de statues que nous avons-nous-mêmes érigées. Il suffit de regarder les cotes de non-popularité de l'ensemble des présidents de la République depuis 60 ans.

Le même journal Réforme rapportait quelques semaines plus tôt cette réflexion sous la plume d'Antoine Nouis :

« La Bible raconte l'histoire de deux grands criminels, le premier s'appelle [Caïn](#), et le second... [David](#). Caïn est le premier meurtrier de l'histoire, car il n'a pas accepté que son frère ait vu son sacrifice accepté à la différence du sien. Il s'est laissé envahir par la jalousie et déborder par sa violence. David n'a pas résisté à la vue d'une jolie femme alors qu'il s'ennuyait dans son palais quand son armée était à la guerre. Il l'a fait venir dans son lit et a fait tuer son mari.

Ces deux criminels ont une place différente dans la mémoire d'Israël car, si Caïn est resté comme le premier fratricide de l'histoire, David est considéré comme un grand roi. La différence ne vient pas d'une nature différente de leur faute, mais de leurs différentes attitudes lorsqu'elle a été révélée. Lorsque Dieu est allé voir Caïn pour lui demander ce qu'il avait fait, il a répondu : « Suis-je le gardien de mon frère ? » Lorsque Dieu a envoyé à David son prophète Nathan pour dénoncer son comportement, il a répondu : « J'ai péché contre l'Éternel. » Caïn est considéré comme un meurtrier car il a nié sa faute, alors que David a été un grand roi parce qu'il a regardé son comportement en face ».

En conclusion

La confession du péché dans sa dimension collective, dont Daniel nous livre ici un modèle, bien que ses termes pourraient être quelque peu accommodés aux sensibilités de l'époque (les termes mais non le fond de sa pensée) nous rappelle qu'il n'est aucune génération qui, devant Dieu, puisse s'ériger en idéal, puisse dire "*nous y sommes arrivés*", ni se poser en juge de celles qui l'ont précédée. Nul n'est pleinement juste, nul n'est pleinement coupable devant Dieu. Tout autre discours ne serait que bavardage.

Alors lorsqu'il arrive que le brouillard descende, chaque génération cherchera son chemin, s'appuyant sur les échecs et les réussites de ceux qui l'ont précédé, et surtout sur la conviction, que même si nous ne le voyons pas distinctement, Dieu est là. Il n'est pas besoin de choisir un camp, car tous nous pouvons nous retrouver dans celui de Dieu, indistinctement pécheurs et justifiés.

Il est bon enfin de se dire que je peux me présenter tranquillement comme pécheur devant Dieu, qui fait grâce. C'est un mouvement du cœur

profondément libérateur. Il libère de la tentation de prétendre à la couronne du juste, tellement fragile, tellement instable aussi, qui nous installerait dans la crainte perpétuelle d'en être déchu. Il libère également du risque de devoir porter la couronne du coupable. Christ l'a portée et par là, l'a désacralisée afin que plus personne ne puisse plus être sujet d'indignité.